

Les premiers soldats français ont été accueillis au Rwanda par une foule enthousiaste Liesse chez les Hutus, soulagement chez les Tutsis

Jean Hélène

Le Monde, 26 juin 1994, page 1

Le village de Kirambo, pavoisé aux couleurs de la France et du Rwanda, fête-t-il sa libération ? Quand, au détour de la piste, surgit le premier véhicule militaire français, une clameur monte de la foule en liesse. Les tam-tams s'affolent, la colonne française entre au pas, se frayant difficilement un chemin au milieu d'une haie de villageois en délire. Des centaines de mains se tendent vers les hommes des commandos de marines juchés sur les camions, brusquement embarrassés par leurs fusils.

Les bouquets de fleurs pleuvent sur le capot des jeeps recouvert d'un filet de camouflage, le mitrailleur du véhicule de tête finit par lâcher une de ses mains crispée sur la poignée de son arme pour saluer et sourire. Les hommes du capitaine de frégate Marin Gillier ne s'attendaient pas à pareille réception. Une heure plus tôt, en quittant la route asphaltée pour s'enfoncer sur la piste qui remonte le long du lac Kivu, ils s'étaient dit d'un air entendu que les choses sérieuses allaient commencer. Mais tout au long de leur route ce ne sont que chants, danses et banderoles saluant l'amitié franco-rwandaise. Pas la moindre trace de rebelles. Un

drapeau rwandais flotte devant la mairie de Kirambo où le bourgmestre, en complet veston, s'apprête à prononcer un discours.

« *Nous espérons que votre présence ici apportera un soulagement à la population et aux déplacés de la région* », lance-t-il. « *Merci pour votre accueil et vos sourires* », répond le capitaine de frégate Gillier, s'attirant un franc succès.

La réception se termine par des danses avant que les autorités n'invitent l'officier français à visiter le camp de réfugiés : quelque 300 000 personnes qui ont fui l'avancée du Front patriotique rwandais (FPR). Certains ont quitté leur village la veille de l'arrivée des maquisards, d'autres n'ont jamais pu rejoindre le leur. Justin Théroho ne reverra sans doute jamais sa famille « *décimée par les inkotanyi [rebelles] comme tout mon village de Gituza* », dans le Nord-Est. Théoneste a quitté sa ville de Byumba lors de la mort de ses parents en octobre 1990, quand le FPR a envahi le nord du Rwanda. Il s'est réfugié à Kigali puis à Butaré où « *il faisait ses humanités* » à l'université, quand la guerre a repris. Il s'est replié au bord du lac Kivu car

« *ça devenait vraiment trop chaud là-bas* », où le FPR est aux portes de la ville. Il est responsable des réfugiés de guerre et attendait avec impatience la venue des Français : « *Le front est loin mais on a peur des infiltrations* ».

La liesse populaire est à la mesure du soulagement des villageois. Il n'y aurait pas eu de massacres à Kirambo « *mis à part les partisans du FPR que nous avons débusqués* ». Selon la version officielle, la majorité des Tutsis menacés par les milices hutues depuis la mort du président Habyarimana se sont enfuis sur l'île zaïroise d'Idjwi, au milieu du lac Kivu. Les autres ont pu atteindre Cyangugu et se réfugier dans le stade de la ville protégé par l'armée. Ici, il n'est pas question d'aller montrer aux journalistes de passage les fosses communes, comme le font, plus à l'est, les rebelles, dans chaque village qu'ils viennent de conquérir.

Pas la moindre trace de culpabilité collective, même chez les religieux. « *Que voulez-vous faire quand la foule est en colère ?*, s'excuse le pasteur lorsque l'on évoque les massacres de femmes et d'enfants. *Je m'efforce bien de prêcher le pardon mais mes paroissiens ne veulent rien entendre.* » Parmi toutes ces personnes qui serrent avec chaleur les mains des soldats, qui agitent des bouquets de fleurs ou des drapeaux français, parmi tous ces jeunes gens qui dansent de joie, combien d'assassins ? Le détachement français n'est pas là pour se poser ce genre de question. Il continuera cet après-midi vers Kibuye, plus au nord, en espérant trouver des Tutsis ou des opposants hutus qui se cachent encore après deux mois de clandestinité pour échapper aux machettes des miliciens.

Les réfugiés tutsis soulagés

A trente kilomètres de là, le camp de Nyarushishi dévoile l'autre face de la tragédie rwandaise. Rassemblés autour de feux, quelque 8 000 personnes d'origine tutsie s'appêtent à passer une nouvelle nuit dans leurs huttes bleues et vertes éparpillées sur les versants de collines. Mais leur angoisse quotidienne a disparu depuis qu'un détachement français, arrivé jeudi, veille sur le camp. Ce matin, il a d'ailleurs chassé des miliciens qui rôdaient alentour. La veille, ils avaient réussi à tuer trois réfugiés.

« *Un colonel de la gendarmerie rwandaise nous protégeait de son mieux, mais avec dix hommes il ne pouvait pas faire grand-chose* », dit Jean-Bosco Nyabiranga, qui peut apercevoir, depuis le camp, sa ferme pillée, d'où il a été chassé le 9 avril par ses voisins. « *Parce que je suis de la race contraire* », explique ce fermier tutsi qui a fui sa bananeraie avec femme et enfants. Dirigé vers le stade de Cyanugugu, il y a retrouvé plusieurs milliers d'autres personnes menacées. « *La force publique nous gardait mais des militaires venaient régulièrement chercher ceux qu'ils appelaient des personnes suspectes, en général des fonctionnaires et des intellectuels qu'on ne revoyait jamais* », raconte-t-il.

Comme à Kirambo, la présence française a soulagé les déplacés, mais pour d'autres raisons. Visiblement, la mission française n'a pas été comprise de la même façon par tout le monde et il y a fort à parier que les autorités rwandaises demandent un jour aux soldats français de les aider à traquer les « *ennemis de la nation qui menacent la population* ». « *Il y a encore des suspects à Nyarushishi* », assure un gendarme.